



Je vous souhaite une agréable lecture en compagnie
des quatre mousquetaires.

Angeline



Une Foi

Une Loi

Un Roy





DU MÊME AUTEUR

Grandelet

Scintille

Les Patakess

Ween Pum'Kin – La reine de cœur

Ween Pum'Kin – Où est la Befana

Ween Pum'Kin – Soleil levant

Ween Pum'Kin – Croissant de lune

Ween Pum'Kin – Mon beau miroir

L'Amiral Mem Eoh

Derrière le masque



**Une Foi
Une Loi
UN Roy**



F.H Angeline

© F.H. Angeline, 2023

Titre : Une Foi, une Loi, Un Roy

Certains personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.



Chers Mousquetaires du Roy,

Au fil des siècles, l'éclat de vos exploits n'a pas perdu de sa lumière. De l'ombre de l'Histoire, vos noms résonnent toujours avec une puissance intemporelle.

Dans ce 21^e siècle tumultueux, où les batailles se livrent différemment, mais avec une intensité égale, nous levons nos regards vers vous, inspirés par votre courage indomptable, votre bravoure inébranlable.

Votre lien fraternel, forgé dans le feu de l'adversité, demeure un exemple puissant de loyauté. Vous incarnez la force collective qui transcende les époques, un rappel constant que, même dans la modernité, les véritables héros se distinguent par leur dévouement envers des idéaux nobles.

Que la flamme de votre bravoure continue de guider ceux qui cherchent le chemin de la vérité et de la justice. Votre héritage perdure, car la loyauté et le courage sont intemporels.

Avec une admiration éternelle,

Angeline

*« Avec cette épée que je vous remets,
je vous confère l'ordre le plus haut
que Dieu ait créé au monde.
C'est l'ordre de Chevalerie
qui ne souffre aucune bassesse. »*

Chrétien de Troie
(*Perceval*, 1180)



Au XVII^e siècle, le royaume de France était comme une pièce de théâtre, où moult intrigues sournoises se dévoilaient acte après acte. Sur cette scène, les jeux du pouvoir se voulaient impitoyables. En 1634, le roi Louis XIII était en guerre contre presque toutes les cours royales européennes. L'influence de l'Espagne, sous la direction de Philippe IV, frère de la reine Anne d'Autriche, projetait son ombre sur la couronne française, semant ainsi une rivalité féroce qui mettait en péril la stabilité de la monarchie.

Le royaume était agité par une énigme obscure, une noirceur qui s'étendait furtivement sur la vie des jeunes filles et des nonnes de la ville de Paris. Des âmes pures et innocentes disparaissaient durant les périodes de pleine lune, laissant derrière elles des familles endeuillées et des questions sans réponse. Curieusement, ni le roi Louis XIII ni le cardinal de Richelieu ne semblaient prêter une grande attention à ces disparitions, enveloppant le mystère d'un voile d'indifférence.

Pendant ce temps, les nobles, rongés par l'ennui ou en quête de vengeance, cherchaient à combler le vide de leur existence en se tournant vers des pratiques occultes. Les salons regorgeaient de chuchotements sur les rituels de sorcellerie ou sur l'utilisation de poisons. Dans les bas-fonds parisiens, une

voyante promettait des réponses aux questions qui hantaient leurs esprits tourmentés. Paris était le terrain du clair-obscur où des réunions aristocratiques masquaient des secrets inavouables.

À Saint-Germain-en-Laye, l'atmosphère n'était pas au beau fixe. Le roi Louis XIII et la reine Anne d'Autriche, épouse délaissée, vibraient sur la corde raide d'une relation tendue, tandis que le cardinal de Richelieu qui possédait l'art de la dissimulation et des manipulations tissait une toile de manigance, prêt à tout pour servir ses desseins politiques. Un jour, la sécurité du palais fut mise à mal et le souverain perçut ce terrible fardeau comme une agression personnelle. Tout naturellement, il fit appel à son fidèle capitaine des mousquetaires : Tréville. Une mission discrète lui fut confiée : enquêter sur les menaces qui pesaient sur le royaume.

Au fil des pages, plongez dans les mystères et les intrigues de la France du XVIIe siècle. Alors que des âmes innocentes disparaissent dans l'anonymat le plus total, la couronne française est secouée par des complots qui s'étendent bien au-delà de ses frontières. Entre les rivalités politiques, les pratiques occultes des nobles et les tensions au sein du palais royal, un danger sourd se profile.

Les célèbres mousquetaires, fidèles serviteurs du roi Louis XIII, se retrouvent plongés dans une mission clandestine, chargés de démêler les fils d'une machination complexe. Tandis que le monarque et le cardinal de Richelieu luttent contre les difficultés et inquiétudes extérieures, des forces obscures agissent dans l'ombre, menaçant l'équilibre fragile du royaume.

Les mystères s'épaississent, les alliances se forment et se brisent, et chaque personnage cache des secrets qui pourraient changer le cours de l'histoire. Entre les enjeux politiques impitoyables, les rituels occultes et les amours interdites,

découvrez une époque où chaque geste peut être une pièce maîtresse dans un jeu de pouvoir mortel.

Alors que les mousquetaires se lancent dans leur enquête périlleuse, la véritable nature des complots se dévoile peu à peu. Sauront-ils déjouer les cabales qui menacent la couronne ?

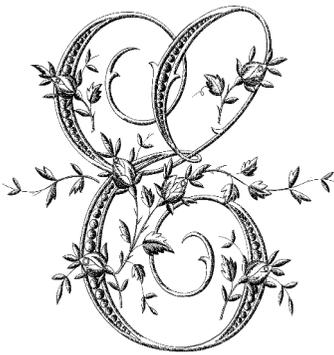
Bienvenue dans un monde où l'honneur, la trahison et l'intrigue se mêlent et s'entremêlent. Préparez-vous à plonger dans une aventure captivante, où le destin de la France repose entre les mains de quelques hommes courageux et déterminés.



1

À Saint-Germain

*Paris,
Palais royal,
mardi 28 mars de l'an de grâce 1634.*



xcellent esprit, volontaire, ambitieux de gloire et d'honneur pour son royaume, Louis XIII, loin d'être un roi passif, médiocre, voire faible, comme se plaisent à le critiquer ses détracteurs, d'hier et d'aujourd'hui, était une âme timide, rêveuse et sensible davantage portée sur la nature et la musique. D'ailleurs, il préférait cultiver son potager et cuisiner ses légumes plutôt que fréquenter ses congénères.

Évidemment, imaginer un monarque en train de jouer du luth en poussant la chansonnette ou de le représenter les mains dans le fumier en plantant des navets ou des poireaux, ce n'est pas très « charismatique », surtout pour les esprits conventionnels. Néanmoins, quand on aborde l'aspect humain des gens, on ne saurait trop user de toutes les armes de la raison ! Profondément chrétien, Louis XIII possédait une fervente foi et bien que ses yeux aimaient à se poser sur les belles femmes, il se contentait de les dévorer uniquement du regard. Pas question de se compromettre vis-à-vis de Dieu avec une relation adultère et

d'offrir des bâtards à la France comme ses prédécesseurs, pour ne citer que son père, Henri IV.

Intérieurement, il ressentait un vide existentiel qui l'envahissait de mélancolie et en digne berger qui se respecte, il en abreuvait tout son troupeau. La plupart du temps, il vivait retranché dans son palais sans égard aux préoccupations de son peuple, lesquelles lui passaient largement au-dessus de sa tête, voire l'indifférait complètement. Dans ses pires moments d'angoisse, quand il craignait son ombre plus que la mort, quand il appréhendait la vie plus que la solitude ; il possédait une technique infailible pour se faire détester : il déversait ses vomissures colériques ou sa diarrhée verbale sur son proche entourage. Son épouse, la reine Anne d'Autriche, semblait profiter pleinement des bienfaits de ses humeurs ; juste derrière elle, son Premier ministre le cardinal de Richelieu n'était point en reste et puis... suivaient tous les autres. N'est pas monarque qui veut ! Pouvons-nous citer un seul roi qui ne psychotait pas ? Ou qui n'était pas déconnecté de la réalité ? Est-ce que la salubrité de l'atmosphère des rues de la capitale, ou l'état des quais de la Seine et des égouts ou encore celui du sol sur lequel les maisons de Paris étaient assises... l'empêchait de dormir ? Est-ce que la criminalité de sa ville tourmentait-elle cruellement Sa Majesté ? Que nenni ! Que nenni ! Dans cette abondance d'indifférence, d'orgueil et de vanité se vautrait un individu nombrilique piqué d'ambition sans égard pour ses semblables. Un brave homme... sans nul doute.

Depuis janvier, des disparitions inexplicables de jeunes filles terrorisaient les Parisiens ; cependant, ni Louis XIII ni son conseil d'État ne semblaient s'en préoccuper ni même évoquer le sujet. Les affaires relatives au peuple relevaient de la juridiction du Grand-Châtelet ; tout comme le véritable pouvoir politique appartenait au cardinal de Richelieu et le royaume au

monarque. Les tenants et les aboutissants de ces disparitions n'atteignirent donc ni les portes du cabinet de Richelieu ni celles des grilles du palais royal de Saint-Germain-. À chacun sa réalité ainsi que les problèmes qui s'y rattachaient !

En ce mardi 28 mars, le temps était maussade, il avait bruiné dès l'aube un petit crachin pénétrant qui obscurcissait les immenses fenêtres du château de Saint-Germain où la vie se montrait des plus tristes et des plus ennuyeuses. Comme à l'ordinaire, dès les premiers rayons discrets du soleil, vers sept heures trente, le premier valet de chambre accourut dans l'appartement du Roi pour le réveiller et l'apprêter. À pas feutrés, il s'approcha du lit à baldaquin richement sculpté de rinceaux feuillagés de cartouches ornées de fruits, afin de ne pas brusquer le monarque endormi. Alors qu'il s'affairait à écarter les rideaux du ciel de lit, d'un bleu pâle décoré de fleurs de lys ; Louis XIII s'étirait les membres un à un en soupirant. Loin des tracasseries quotidiennes et ordinaires des Parisiens, Sa Majesté bâillait à s'en décrocher la mâchoire, laissant apparaître quelques chicots ébréchés de ses dents.

– Ah ! Archambault¹, dites-moi... pensez-vous que mademoiselle de Hautefort² soit déjà apprêtée ?

– En cette heure si matinale, Sa Majesté la reine et ses dames de compagnie dorment encore, lui déclara son valet en tirant les tentures opaques, de chaque côté des imposantes baies vitrées, pour laisser pénétrer le jour dans la chambre.

1 Louis XIII a instauré la charge de Premier valet dès 1633, un emploi qui revenait aux nobles seulement. À ne pas confondre avec les serviteurs ! Pour satisfaire le plus grand nombre, la charge passait d'un noble à l'autre durant chaque saison (été, automne...) Archambault travailla donc près de lui de 1633 à 1643, pendant plusieurs hivers consécutifs. La charge se transmettait souvent de père en fils.

2 Marie de Hautefort était surnommée la belle Aurore par le roi et la Cour pour sa beauté et son caractère rayonnant.

Ignorant complètement la réponse de son valet, Louis XIII souhaita s'habiller le plus rapidement possible pour rendre visite à sa favorite platonique au pied du lit.

– Hâtez-vous, plus vite que ça... Archambault, ma belle Aurore m'attend.

Ce rituel quotidien et matinier, le valet le connaissait parfaitement ; dès lors, dans une suite synchronisée de gestes et de mouvements, il satisfaisait aux besoins essentiels de son monarque, l'habillant de la tête aux pieds, de la culotte jusqu'aux chausses.

– Bien évidemment, Votre Majesté, le rassura-t-il en l'aidant à revêtir son pourpoint bleu ciel brodé de fils d'argent.

Le plus difficile pour le valet ne consistait pas à nouer minutieusement les multiples rubans en soie, aux manches du pourpoint dotées de quatre pans crevés à la pliure du coude et sous les bras ; la tâche la plus ardue, celle qui éprouvait ses doigts gelés tous les matins, semblait se cantonner au boutonnage des vingt-quatre boutons en forme de demi-boule, gravés d'un lys. Saisir le métal argenté provoquait le même effet que garder entre ses mains un bloc de glace durant plusieurs minutes.

Archambault prenait son mal en patience, heureux d'occuper cette charge auprès de son roi.

– Je veux porter ma perruque poudrée à frimas³. Je veux celle aux cheveux longs, ordonna Louis XIII, maintenant assis confortablement à une table d'agrément. Je veux...

Toutes faces ornées de ciselures, on pouvait apercevoir la menuiserie majestueuse de cette table munie de pieds en colonnes torsadées, entretoisées et enrichies d'une sculpture

3 Une perruque poudrée à frimas désignait une moumoute poudrée de blanc.

centrale. Le roi ouvrit le tiroir en ceinture doté d'une poignée en tête animale et en sortit son miroir pour contempler sa beauté.

– De quoi ai-je l'air, Archambault ? questionna-t-il en s'observant dans son miroir tout en prenant des poses ou mimant de petites mines pour avoir quelque air charmant.

Il était évident qu'il adoptait ces manières coquettes et débordantes de ridicule pour plaire et séduire mademoiselle de Hautefort.

– Alors, j'attends... je veux une réponse, le houspilla Louis XIII.

– Votre Majesté est dotée d'une noble prestance inégalée. Aucun gentilhomme ne peut rivaliser avec votre magnificence de droit divin, Sire. Vous représentez Dieu sur Terre !

– Parfait ! Donnez-moi mon chapeau, celui avec la plume d'autruche... je veux la bleue.

Louis XIII aimait à porter en toutes circonstances un chapeau empanaché pourvu de larges bords souples et orné de longues plumes d'autruche colorées. De ce genre de couvre-chef, il en avait fait une habitude vestimentaire dont il était fier ; coutume que ses mousquetaires arboraient également avec panache, à la ville comme au combat n'enlevant en rien ni leur bravoure ni leur mérite.

Le buste altier, pomponné et affublé de tous ses atours, les yeux du monarque souriaient... de toute évidence, il marchait heureux en direction des appartements de sa belle Aurore. Arrivé, enfin, devant la double porte des quartiers de mademoiselle de Hautefort, d'un geste de la main, il ordonna au majordome de s'écarter de son chemin. Avec fierté et arrogance, sans même daigner le regarder, il commanda du thé, du lait chaud et du chocolat sous l'œil ébahi de la jeune demoiselle. Face à Marie, il perdait tous ses moyens, baissait les

yeux et contemplait ses pieds. Cependant, elle ne l'avait jamais vu aussi empressé de prendre une collation dans son alcôve privée. Jamais, il n'avait bu du thé en sa seule compagnie. Certainement que la curiosité guida les pas de Sa Majesté dans le salon nouvellement décoré, de sa belle Aurore, pour admirer les tableaux de maîtres illustres, acquis récemment par lui-même.

Après quelques minutes, Louis XIII fit apporter les échecs et demanda que le feu dans l'âtre de la cheminée soit ravivé. Peu à peu, il revenait à ses habitudes naturelles, c'est-à-dire parler encore et encore de sa volière et de ses animaux dernièrement importés de pays lointains. Il se livra alors à une conversation unilatérale qu'il affectionnait tout particulièrement, et ce, de manière volubile. Avec elle, il ne s'énervait pas et ne bégayait pas. En discutant de la sorte, onze heures sonnèrent rapidement sans qu'ils s'en aperçoivent l'un comme l'autre.

– Ma belle Aurore, murmura-t-il en s'inclinant légèrement devant la jeune femme, le devoir m'appelle, le royaume de France nécessite ma présence en haut lieu.

Délicatement, elle lui tendit une de ses mains gantées de soie ivoire qu'il s'empressa de baiser selon l'usage à la Cour.

– Votre Majesté, murmura-t-elle en clignant des paupières, a ensoleillé ma journée. Veuillez saluer Son Éminence de ma part, ajouta-t-elle en le louant d'une révérence des plus gracieuses assortie d'un sourire enjôleur.

S'éloignant à grands pas, Louis XIII se retourna et la félicita encore une fois pour la nouvelle décoration de son salon.

– Ces tissus... ces couleurs... ces tableaux... ma très chère enfant, toutes ces magnificences contribuent à mettre à l'honneur votre beauté si délicate.

– Tout le mérite vous en revient, *Sire*. Vous êtes une inspiration à vous tout seul, affirma-t-elle dans un doux murmure qui sonna comme la voix d'un ange aux oreilles du monarque.

Très tôt dans l'après-midi, juste après le repas, Louis XIII se mit en route afin de rendre visite au cardinal de Richelieu qui résidait à quelques lieues. Le palais du Petit Luxembourg se situait à peu de distance de Saint-Germain, ce qui s'avérait pratique pour les deux personnages hauts en couleur qui se rencontraient plusieurs fois par jour. Le convoi avant et arrière, protégé par une vingtaine de mousquetaires à cheval, encadrait son carrosse. Sur les côtés, à droite, on retrouvait monsieur de Hauteville⁴, un homme brillant et belliqueux porté à l'épée et monsieur de Castelmoré⁵, une jeune recrue gasconne au tempérament ardent et sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte. À gauche de la calèche, chevauchaient paisiblement monsieur Portau⁶, imposant et valeureux combattant et monsieur d'Aramitz⁷, son compère espiègle et rusé comme un renard.

Présentement, le monarque souffrait de son voyage en carrosse ; en effet, les sièges, peu confortables par manque de rembourrage, malmenaient son postérieur de droit divin. Chemin faisant, le cortège traversa des rues encombrées par des charrettes mal garées. De fait, Louis XIII en fut vivement agacé. Souhaitant en connaître les raisons sur-le-champ auprès de son cocher, les mauvaises réponses que celui-ci fournissait ne faisaient qu'empirer la situation, le contrariant davantage. Il aspira donc à marcher et demanda l'arrêt de son carrosse. Par cet acte inconsidéré qui allait à l'encontre de sa propre sécurité, et, nul ne pouvant être plus haut placé que Sa Majesté, les

4 Armand de Sillègue d'Athos de Hauteville, mousquetaire du roi, né en 1615 en Béarn et mort le 21 décembre 1645 à Paris. Ce dernier est le cousin d'Arnaud-Jean du Peyrer, capitaine-lieutenant de Tréville.

5 Charles de Batz de Castelmoré D'Artagnan, né entre 1611 et 1615 et mort le 25 juin 1673 à Maastricht. Il arrêtera Fouquet sur ordre du Roy Soleil, Louis le quatorzième.

6 Isaac de Portau, seigneur béarnais, né à Pau le 2 février 1617 et mort à une date inconnue.

7 Henri d'Aramitz porte le nom du village d'Aramits dans la vallée de Barétous, dans lequel il possédait une abbaye laïque. Marié à Jeanne Bonnasse, ils ont eu 4 enfants (1620-1673).

quatre mousquetaires de sa garde privée descendirent de leur monture également se mettant ainsi à découvert. Cependant, entre la rue crottée, d'un côté et les émanations des charniers des Saints-Innocents de Saint-Denis de l'autre, ces conditions peu accommodantes rattrapèrent son élan d'énervement. Son visage afficha soudainement un rictus sombre et mélancolique.

– Aujourd'hui, la malchance me pousse à bout, scanda-t-il, tout concourt à me donner mauvaise humeur. Entre le temps maussade, ces paysans qui ne savent pas manier leur charrette et les nécessiteux que j'ai dû éviter pour ne pas contracter le choléra... bientôt, il ne me sera plus possible de mettre le pied dehors, pestait Sa Majesté avec une colère non feinte.

Lorsque le cortège royal arriva à bon port, au palais du cardinal, la colère du monarque ne démérait pas et Richelieu dut en supporter la teneur. Et pour cause ! Louis XIII n'étant ni porté sur les finances ni sur les livres d'ailleurs, il détestait s'avouer que le mérite de la gouvernance de son royaume revienne à Son Éminence. Il bénéficiait de l'appui de son principal ministre d'État en toutes circonstances. Quand l'un brillait par son caractère apathique, éclaboussant ses proches de sa mélancolie ; l'autre éblouissait par son imposant charisme, sa volonté de fer et sa toute-puissance sur la scène politique afin d'en retirer toute la gloire qu'il pensait valoir ! Ces deux hommes s'accommodaient tant bien que mal des qualités et des défauts de l'autre du moment que ceux-ci concourent à faire du royaume de France, une nation prestigieuse.

Pendant que ces deux grands hommes émérites discutaient affaires d'État au palais du Petit Luxembourg, notamment des problèmes rencontrés avec les conflits armés en Alsace⁸ ; son épouse, Anne d'Autriche se préparait à passer du bon temps avec ses dames de compagnie. Potiche sans pouvoir pour les uns, symbole de l'identité écrasante espagnole pour les autres, un ventre susceptible d'accueillir un dauphin pour le monarque, voilà résumée toute la quintessence de sa souveraineté de femme, d'épouse et de princesse. Depuis leur mariage, leur

8 Se référer à la période historique relative à la guerre des trente ans en Alsace qui dura de 1618 à 1648.

couple oscillait selon l'humeur fantasque des pulsions du roi, soit il battait de l'aile, soit il brûlait d'une ardeur bouillonnante, mais malheureusement éphémère. Heureusement pour elle, le cardinal veillait au grain en conseillant à son époux d'œuvrer pour la France et d'ensemencer cette terre encore fertile. Durant l'an de grâce 1633, Richelieu et Louis XIII vécurent loin de Paris pour affaires d'État ce qui priva la Cour de leur présence. Quand la nouvelle année débuta, le roi qui vivait dans l'abstinence depuis, s'empressa de la visiter dans sa chambre l'honorant de sa grâce divine à plusieurs reprises dans la nuit jusqu'à l'aube.

À Saint-Germain, dans l'âtre de la chambre de la reine Anne d'Autriche, des chênes entiers coupés dans la campagne environnante de Paris se consumaient sans réellement chauffer les 100 m² de la pièce. Malgré les nombreuses bûches rougissantes et les flammes qui se contorsionnaient dans la cheminée, les serviteurs avaient du mal à apporter un peu de chaleur à cet endroit dont aucune porte ne fermait et dont les plafonds s'élevaient très haut. Marie de Rohan⁹, duchesse de Chevreuse et Marie de Hautefort, enveloppées dans leurs robes de taffetas, soufflaient dans leurs doigts aux bouts violacés pour stimuler la circulation sanguine. Bien qu'habituees à grelotter dans les palais royaux, de froid ou de crainte, elles masquaient avec délicatesse, due à leur rang, le claquement de leurs dents. Anne d'Autriche, pensive, fixait les flammes du feu, oubliant presque ses mains engourdis. Près d'elle, assises sur des fauteuils recouverts de coussins de tapisserie de Bayeux, ses dames d'atours se racontaient les potins du moment et ricanaient en silence. Une méthode comme une autre de passer le temps ! Des deux, la duchesse de Chevreuse, pourvue d'un tempérament inné pour la moquerie, possédait l'art et la manière de répandre les commérages, mettant ainsi le feu aux poudres dans bien des occasions. Tant et si bien que le roi la surnommait la « créature maléfique ».

9 Marie Aimée de Rohan, mariée au duc de Chevreuse, possédait la charge de surintendante de la maison de la reine Anne d'Autriche en sus d'être sa confidente.

– Et si nous chantions ou pincions les cordes des luths, proposa mademoiselle de Hautefort, cela nous réchaufferait l'esprit.

– L'envie me manque, aujourd'hui, répondit simplement la reine la moue boudeuse, j'ai mal au bas du ventre, il me tiraille.

– L'esprit ne peut être contenté si le corps a froid, émit la Chevreuse à l'attention de Marie. Majesté, votre époux vous a placé, loin de lui, dans l'aile située le plus au nord du château pour vous punir. Jamais le soleil ne perce vos fenêtres et vos portes ne reçoivent que le vent.

Anne d'Autriche la regarda un instant, un voile de tristesse traversa son fin visage auréolé de boucles blondes. Une image de son enfance troubla soudain l'esprit, celle où elle courait pieds nus sous les grenadiers en fleur du palais royal de l'Alcázar à Madrid. Là-bas, dans son Espagne natale, en n'importe quelle saison, le soleil écrasant réchauffait la peau et le cœur alors qu'ici, à Paris, il brillait par son absence. Son époux l'ignorait ou fuyait sa présence, et l'assommait constamment des mêmes critiques acerbes envers sa famille à qui il reprochait son ingérence dans les affaires politiques du monde. Était-ce sa faute ? À elle... si la pistole servait de monnaie d'échange sur l'échiquier international ?

Louis XIII, très théâtral, déclamait haut et fort sa sempiternelle amertume envers l'Espagne. Plus que tout, il détestait les jérémiades de son épouse qui se plaignait d'être mise à l'écart comme une pestiférée, isolée du reste de la Cour, dans ce coin austère du palais.

– Inutile de vous apitoyer sur votre sort en larmoyant comme une fontaine, lui reprochait-il très souvent quand elle lui demandait un peu d'attention. Je fonctionne avec mon cœur et avec mes émotions, et rien de ce que vous faites, ici présentement, ne peut me faire ressentir le besoin de votre compagnie.

Incontestablement, ses dames d'atours lui étaient loyales et fidèles. À l'âge de quatorze ans, elle avait quitté son pays sans

la possibilité de se retourner ; bien qu'elle laissât derrière un royaume aux mœurs rigides, sa langue natale lui manquait. Par un heureux hasard, la duchesse et Marie de Hautefort maîtrisaient l'espagnol. La Chevreuse, toujours à l'affût d'une intrigue ou d'une vie plus palpitante, ne trouva rien de mieux que de proposer ses services à la reine afin qu'elle corresponde secrètement avec son frère Philippe IV, ni plus ni moins que roi d'Espagne. Ainsi, sous le nez de son époux, roi et maître, Louis XIII et sans arrière-pensée, Anne d'Autriche échangeait des nouvelles de la France avec l'ennemi. Quant à la duchesse, elle en éprouvait une jouissance sans pareil, le roi et le cardinal n'avaient qu'à bien se tenir !

– Mon époux m'a oublié, il ne m'aime plus, murmura Anne d'Autriche dans un sanglot non contenu.

– Pourtant, Sa Majesté a été très entreprenante, se hasarda Marie de Hautefort en s'approchant de son amie la reine... Louis, me semble-t-il, a été d'un tempérament ardent... ma reine, il me paraît évident qu'il vous a fait les yeux doux.

– C'était il y a deux mois de cela, ma très chère Marie. Sa fougueuse passion à mon égard appartient à un passé révolu. Sa Majesté me déteste, elle me hait. Je suis persuadée qu'il a honoré ma couche sur les conseils du cardinal. Cela fait dix-neuf ans que nous sommes mariés et je n'ai toujours pas réussi à porter une grossesse à son terme. Il me réproche, je le sais, je le sens.

– Chuttt... Majesté, plus bas ! lui conseilla la duchesse un doigt posé sur les lèvres. Un serviteur pourrait quérir votre époux et lui rapporter vos propos. Seul votre valet La Porte¹⁰ vous est d'une fidélité sans reproche. Ici, les murs ont de grandes oreilles.

10 Pierre de La Porte (1603-1680) entra, à dix-huit ans, au service d'Anne d'Autriche, en qualité de porte-manteau. Dévoué à sa reine corps et âme, il fut l'intermédiaire secret, par l'entremise de la duchesse de Chevreuse, avec la Cour d'Espagne et celle des Pays-Bas. Il fut également le premier valet de chambre de Louis XIV.

– Et puis, je suis certaine que votre époux vous aime tendrement, avoua Marie de Hautefort innocemment, sinon il vous aurait déjà répudié depuis fort longtemps.

– Il est bien trop bon-chrétien pour se fourvoyer de la sorte envers Dieu, se moqua la Chevreuse en riant chaudement.

Soudain, le vent tenta une percée à travers une tenture murale qui se souleva à demi, laissant entrevoir une enfilade de pièces des plus désertes. Toutes les trois jetèrent des regards inquiets puis se rendirent compte qu’il ne s’agissait que du vent ; alors, elles rirent de leur ignorante sottise.

– Vous avez peur de l’ombre du cardinal ! raila la duchesse.

– Son ombre est comme celle du donjon de Vincennes, souligna Marie. Cet homme est comme ce courant d’air qui nous a traversés ; il s’immisce sournoisement dans toutes les choses qui ne le regardent pas, à la Cour et ailleurs. Il a su s’insinuer de bons sentiments dans le cœur du roi et...

– ... il a su s’introduire doucement et adroitement dans toutes les affaires politiques et d’État, renchérit la duchesse. Je ne crains ni l’Homme ni son statut !

La reine, apeurée par la tournure de la discussion, les rappela à l’ordre. Bien qu’elle apprécîât la vivacité d’esprit et l’audace de la duchesse, elle n’aimait guère la légèreté de ses propos. À la Cour, tout ce qui était dit, tout ce qui était fait transpirait auprès du cardinal et... si par malheur, cela concernait la reine, cela arrivait inévitablement jusqu’aux oreilles du roi... comme par hasard !

Chaque mouvement de la Chevreuse possédait une grâce infinie ; tous les hommes, subjugués par sa beauté, se pâmaient d’amour à ses pieds. Animée d’un désir intérieur violent, elle s’en amusait. Loin de s’en cacher, elle batifolait, s’amourachait, couchait par passion, se montrant cruelle envers les ardeurs qu’elle avait attisées. De ce feu dévorant, elle savourait chaque plaisir dans son unicité et passait d’un galant à l’autre, telle une puce sautant d’un chien à un autre. Rares ceux qui ne perdaient

pas des plumes en croisant sa route... ou leur tête ! Le charisme de cette dame en imposait, même le cardinal était sous son charme et la convoitait toute sa vie sans succès. Ne cédant ni à ses avances ni à ses cadeaux, la duchesse provoqua un vif sentiment de rejet dans l'esprit de Richelieu ; sentiment qui alimenta une haine passionnelle dans le cœur de l'homme qui ne se priva pas de le lui faire payer dès qu'elle se donnait le bâton pour se faire frapper. Née sous une bonne étoile, cette belle femme maîtrisait quantité de chansons et de danses, ses conversations séduisaient, même le roi était fasciné.

Pendant, cet irrespect envers les codes de la société effrayait le caractère timide de la reine. Connue pour ses péchés, tantôt le roi, tantôt le cardinal, bannissait la Chevreuse de la Cour.

– Et si d'aventure, nous jouions à cache-cache ? suggéra la duchesse, cette distraction réchaufferait nos corps glacés.

– Ou à colin-maillard ? renchérit Marie toute contente de sortir de cet état de pétrification.

– Que ferais-je sans vous ? Soit... approuva la reine. Dehors ou dedans ?

– Il ne fait aucun doute que les rayons du soleil dans les jardins sud nous égayeraient davantage que les courants d'air qui circulent dans le palais, proposa la Chevreuse.

D'un pas décidé, Anne d'Autriche, le buste droit marchait à grands pas en direction du parc royal que le soleil chatouillait de sa chaleur printanière. Ses dames d'atours trottaient fidèlement derrière leur reine. Bientôt, de hautes fenêtres ornées de vitraux s'ouvrirent sur les massifs magnifiques verdoyants au pied desquels des pigeons flirtaient. Les jeunes femmes couraient dans les allées, criaient de joie à s'époumoner. Entre deux parties de cache-cache, un colin-maillard s'insérait pour leur plus grand bonheur puis une course fut décidée afin de regagner le palais. Pour des raisons qui s'imposent, la reine sillonnait les parterres fleuris loin devant ses dames d'atours,

elle filait à en perdre haleine, sautant les petits bosquets de buis sur son passage jusqu'au moment où...

Elle glissa sur l'herbe mouillée, le talon d'une de ses chaussures s'accrocha à une racine et rapidement, elle se retrouva nez contre terre, le visage enfoui dans un buis. Qui, dans sa vie, n'est jamais tombé au gré d'une course-poursuite effrénée ? Néanmoins, par malchance, Anne d'Autriche s'évanouit en chutant. À partir de ce moment-là, les événements se compliquèrent et se précipitèrent. Grand Dieu... il s'agit d'une reine !

Une heure plus tard, précédé de ses mousquetaires, le carrosse du roi empruntait l'allée principale qui menait aux écuries. Il devait être cinq heures de l'après-midi. Lorsque Louis XIII pénétra le grand hall du palais, son premier valet, Archambault, vint à sa rencontre, agité d'une vive émotion.

– *Votre Majesté*, la reine...

– Qu'a-t-elle encore ? Cela ne peut-il pas attendre ? grogna le roi en continuant de poursuivre son chemin en direction de ses appartements.

Archambault observait l'attitude de son roi, l'expression de surprise mêlée de dédain ne le rassura point.

– Sa Majesté la reine, reprit le valet en trottant derrière lui comme un petit chien, est tombée dans les jardins. Votre médecin, monsieur Bouvard¹¹, est à son chevet. Il vous fait mander de toute urgence.

Louis XIII marqua un temps d'arrêt. Pour des raisons qu'il ignorait, il éprouvait des sentiments contraires à l'égard de son épouse. Parfois, sa seule présence l'agaçait, tantôt, il la regardait avec considération. Fut une époque, il aima être à ses côtés, se souvint-il. Mais, à ce moment précis, il souhaitait se réfugier dans ses appartements, l'après-midi avait été long et laborieux. Une migraine lui taraudait le crâne et pour couronner le tout, ses intestins souffraient de douleurs insoutenables.

11 En 1628, Charles Bouvard devient le Premier médecin du roi Louis XIII ; charge qu'il occupera avec dignité jusqu'à la mort du roi, en 1643. Il a été anobli en 1639. (1572-1658)

À l'approche des appartements de la reine, ses pas pressés se firent entendre. « Le roi... le roi... le roi se murmurait dans l'antichambre ! » jusqu'à qu'il soit annoncé à voix haute par le valet La Porte :

– Majesté, Sa Sainteté le roi Louis XIII.

Les dames d'atours se levèrent précipitamment, arrangèrent leur coiffe puis s'inclinèrent très bas. Anne d'Autriche, une main sur sa poitrine, le salua en tentant de se redresser :

– Sire, je suis vraiment désolée... chuchota-t-elle en sanglotant, je ne savais pas...

Aussitôt, le médecin attira le roi dans l'embrasure d'une immense fenêtre, il souhaitait l'entretenir d'une affaire importante en aparté.

– Sa Majesté la reine est très souffrante, minauda le médecin du bout des lèvres. En jouant avec ses dames d'atours, elle est tombée et a perdu connaissance.

– Vraiment, répondit évasivement le roi en jetant des coups d'œil par-dessus son épaule. Allez, parlez de grâce, quelle cachotterie me faites-vous là ? S'est-elle cassé un membre ?

– Son corps se porte comme un charme... cependant...

– De grâce, je perds patience, se plaignit le Roy.

– La reine a fait une fausse-couche en tombant. Elle a beaucoup saigné, mais il semblerait que ses jours ne soient plus en danger. Je suis désolé, Sire... émit le médecin, le regard baissé, tout en s'inclinant.

– Vous me dites que c'est en jouant que ce grand malheur est arrivé ?

Furieux, Louis XIII fixait les trois femmes, tour à tour, en face de lui. Il rageait en silence. Agacé au plus haut point, il allait prendre congé de la reine quand la duchesse essaya de le décider à rester. D'un signe de la main, il refusa. Alors, elle le supplia, il se renfrogna. Elle insista, il la repoussa sauvagement.

Soudain, il explosa de colère et dirigea son regard vers la Chevreuse.

– *VOUS...* accusa le monarque en la pointant du doigt, *VOUS...* ESPÈCE DE CRÉATURE MALÉFIQUE, LE ROYAUME DE FRANCE VIENT DE PERDRE SON HÉRITIER. JE VOUS BANNIS DE MA COUR. HORS DE MA VUE ! hurla-t-il en postillonnant sous le regard apeuré de la reine. PARTEZ AVANT QUE JE VOUS FASSE PENDRE HAUT ET COURT !

La duchesse de Chevreuse s'évapora du palais royal sans quémander son reste. Ce n'était ni la première ni la dernière fois qu'elle quittait les lieux par le portillon sachant, qu'un jour, proche ou lointain, elle reviendrait par la grande porte. Plus personne n'entendit parler d'elle à la Cour. Enfin...

La reine, bien que remise de ses émotions, pleurait à chaudes larmes la perte de son amie et sa situation de persona non grata à la Cour et auprès de son époux. De toute son âme, elle priait en secret avec Marie de Hautefort afin que leur pétillante confidente revienne à Paris.

Quant à l'importance des affaires du royaume, elle marqua la priorité plus ou moins grande qui fut accordée à la santé de la reine ainsi qu'à ses pleurnicheries que Louis XIII fuyait comme la peste. Il évitait sa présence à qui il reprochait cette énième fausse-couche et son inaptitude à donner un dauphin à la couronne de France.

– Son ventre est aussi aride que sa terre natale, hurla-t-il aux oreilles du cardinal, comme s'il était coupable de ce malheur, rien n'y pousse ! Mes semences sont étouffées par cette herbe sèche. Pourquoi Dieu me punit-il ainsi ?

Jouant sur les mots, le cardinal chuchota en baissant les yeux vers le sol :

– Quelle profondeur dans la richesse, la sagesse et la science de Dieu ! Ses décisions sont insondables, ses chemins sont impénétrables !¹² Votre Majesté.



12 Épître de Saint Paul aux Romains 11, 33.

2

Au cœur de Paris

Le 11 avril de l'an de grâce 1634.



ui a dit que la vengeance est un plat qui se mange froid ? Talleyrand, sans aucun doute. Par omission, il s'était bien gardé de préciser que sa maxime s'adressait aussi bien à celui qui se venge qu'à celui qui la subit ! Dans le quartier de Saint-Merri, une jeune fille maigre et

bossue administrait des soins à une pauvrete qui se trouvait dans un état critique. Qui eût cru que tant de bonté d'âme se cachait derrière cette infirmité ? On se trompe souvent en s'attardant sur la physionomie d'une personne, le corps n'étant pas toujours fidèle aux élans du cœur, il est rarement aisé de distinguer le bon grain de l'ivraie.

– Ma gentille Jeannette, attendez... je vous aide à vous redresser... voilà, comme cela, vous sentez-vous plus à votre aise ? questionna-t-elle au son cristallin de sa voix enfantine.

Avec une délicatesse toute particulière, elle passa une éponge mouillée sur le visage et les mains de la vieille dame, tentant vainement d'effacer les tristesses du drame de sa pauvre vie. Débarbouillée de la crasse et de la bave qui la souillaient, Jeannette était prête à partir vers un ailleurs, certainement bien meilleur que celui qu'elle vivait présentement. Son corps

décharné jusqu'aux os gisait sur un lit de fortune. Ses doigts cagneux enserraient une bible en piteux état. Les mains ainsi jointes, elle s'accrochait encore à la vie. La faible lueur dans ses yeux semblait remercier cet ange venu du ciel.

– Maintenant que vous êtes toute belle, nous allons réciter nos prières ensemble. Souhaitez-vous un peu d'eau ? s'enquit la jeune fille auprès de la malade.

– J'ai froid, murmura la vieille dame en guise de réponse.

Dans un élan de pitié, elle se leva, prit le seul châle posé sur le dossier de l'unique chaise de la pièce et l'entoura avec délicatesse.

– Ainsi, vous serez mieux, émit la jeune fille. Je viens de rajouter une bûche dans le poêle. Tout va bien aller maintenant.

L'humidité de la pièce et l'odeur forte de moisissure n'aidaient pas, elle aussi grelottait de froid. Habitée à cet exercice de résilience, elle prit son bréviaire caché sous le tablier de sa robe-chasuble, l'embrassa et l'approcha de l'unique chandelle qui servait de lumière.

– Dieu ne laisse personne seul dans la douleur et la maladie. Sa parole est un puissant fortifiant pour retrouver force et courage dans les moments les plus critiques, ma gentille Jeannette. Dieu est un médecin qui guérit avec le bon soin de l'Amour.

Puis, durant quelques instants, elle garda le silence puis débuta la lecture des prières à mi-voix pour ne pas perturber le sommeil naissant de Jeannette. Bientôt, la bûche acheva de se consumer en braise laissant place à un froid implacable. S'il est de bon aloi de se fier au sablier, qui mesure le temps qui coule, ici, la flamme vacillante de la bougie marqua l'heure du départ. La jeune fille la regardait avec tendresse, heureuse d'avoir accompli son travail d'accompagnement.

– « Ne crains pas : je suis avec toi ; ne sois pas troublé : je suis ton Dieu. Je t'affermis ; oui, je t'aide, je te soutiens de ma main victorieuse, dit le Seigneur », murmura la jeune fille en refermant sa bible.

La vieille dame tendit l'oreille, le bréviaire se refermait sur une odeur de cire brûlée, son ange gardien allait l'abandonner à une longue nuit austère et tourmentée.

– Merci, eut-elle seulement la force de prononcer à mi-voix.

Entre les mains de la malade, la jeune fille remit le chapelet en bois qui avait glissé au sol puis elle sortit sur la chaussée, saisie par le froid glacial de ce mois d'avril. Maintenant, elle marchait dans la rue du Renard qui prêche¹³ d'un pas pressé. Le vent cinglait les toitures, certaines ardoises, mal clouées, voltigeaient en l'air et se brisaient sur les pavés d'un bruit sec. Par deux fois, elle échappa au pire. Mal à l'aise et frissonnante, elle serrait son châle sur ses frêles épaules, elle se languissait de retrouver son foyer, celui des filles de la Charité quand, soudain, deux silhouettes jaillirent précipitamment de l'ombre d'une porte cochère. Ils la regardèrent étrangement, elle leur sourit naturellement.

– *Ma Sœur*, la salua solennellement l'un des deux hommes en se signant de la croix.

Dans un soupir de soulagement, elle continua à remonter la rue faiblement éclairée par la pleine lune. À ce moment-là, elle releva la tête vers le ciel très assombri et tressauta, tout son corps tremblait de froid. Des tourbillons de vent s'engouffraient dans cet endroit sombre et secouaient les maisons du faite aux caves. Au loin, derrière elle, s'élevait le souffle rauque d'une autre personne. Elle en était quasi certaine, quelqu'un la suivait.

13 Actuelle rue du Renard (75004 Paris) depuis l'arrêté du 2 avril 1868. En 1185, elle fut nommée cours Robert de Paris ou cours Robert et en 1512, elle prit le nom de rue du Renard qui prêche (ou qui pêche).

Elle pouvait entendre les grognements de l'individu ainsi que ses pas lourds qui se frottaient aux pavés. Elle n'osait pas se retourner. Pas très rassurée, dans un premier temps, elle se mit à prier et à balbutier puis elle hâta le pas. Son instinct de survie lui dicta de courir le plus vite possible.

– O Père miséricordieux, écoute la prière de la bienheureuse Vierge Marie... récitait-elle mentalement.

Son cœur battait à la chamade, elle haletait tout en comprimant de la main son flanc droit qu'un point de côté transperçait d'une douleur aiguë. Jamais, elle ne trouva une distance aussi longue à parcourir. Affolée, la jeune femme s'arrêta une seconde, cherchant désespérément une issue pour échapper à son poursuivant. À gauche comme à droite, la ruelle était bordée par des façades d'une noirceur inquiétante. Ici, les lumières tamisées de la pleine lune ne filtraient pas, plongeant ce corridor sans fin, à ciel ouvert, dans la pénombre des Ténèbres !

– L'Éternel a établi son trône dans les cieux, et son règne domine sur toutes choses, dit-elle en psalmodiant la Providence quand elle eut la chance de se blottir dans un renforcement d'un mur défoncé.

Réprimant sa respiration, elle ferma les yeux, s'accroupit et pria de toutes ses forces. Son assaillant s'approchait à grands pas, la frôla en gémissant et la dépassa sans la voir. Enfin, le crut-elle. Le temps qu'il s'éloigne, en sens inverse, elle se releva et reprit sa course folle pour lui échapper. Arrivée au croisement de la rue de la verrerie, elle ne savait pas où aller. Sans cesse, elle avançait. L'air glacé de la nuit contrastait avec sa chaleur corporelle due au stress qu'elle ressentait. Toujours, le regard hagard, elle courait. Son point de côté la menaçait terriblement, elle s'essouffait, elle hoquetait. Impossible d'appeler au secours, ses cordes vocales semblaient paralysées.

Le froid commençait à la pétrifier. Ses vêtements lui collaient à la peau l'empêchant de se mouvoir correctement. Ses sandales glissaient sur le pavé crotté, le vent tourmentait sa robe-chasuble qui se plaquait contre ses jambes tordues.

Le bruit d'un ivrogne qui trébuchait sur le trottoir à la sortie d'une taverne la rassura : elle n'était pas seule. Intrigué, il la salua et lui ouvrit la porte l'incitant à se mettre à l'abri. Sa peur lui dictait la conduite à suivre, alors, elle refusa son invitation en le remerciant du bout des lèvres. D'autres hommes, souches comme des barriques, émergèrent à leur tour, l'un d'eux lui fit un clin d'œil en levant sa bouteille de vin à son attention.

– Un p'tit coup, ma bonne p'tite bonne sœur ?

Plaquée contre le mur, elle les laissa la dépasser. Le regard hagard, son visage affichait un air de bête traquée. Effarée et d'une pâleur livide, elle s'adressait à Dieu d'une manière pressante tout en scrutant furtivement la rue déserte. Les bruits de pas derrière elle avaient cessé. Longtemps, elle ne broncha pas, immobile comme une statue, repliée sur elle-même, la peur au ventre.

Non loin de là, sous un porche sans prétention, son assaillant, tel un prédateur, patientait ; il marmonnait des sons bizarres. De sa cachette, il regarda sa proie s'éloigner à grands pas. Un hochement de tête et un grognement marquèrent son mécontentement. Soudain, il se figea, tendit l'oreille, encore le grincement d'une porte qui s'ouvre et qui se ferme. Des hommes et des filles de joie entraient et sortaient de la taverne faisant grand bruit et riant de manière gutturale.

Malgré ce va-et-vient constant et perturbateur, faisant fi de ce détail, cet homme à l'ossature charpentée décida de fondre sur sa victime. Il sortit de sa cachette, se mettant ainsi à découvert. Cette agitation nocturne qui entravait le bon

déroulement de sa poursuite excitait son âme de chasseur. Quelle que soit la proie à chasser, ce jeu de traque n'exigeait-il pas de la patience et ne comportait-il pas des risques ? Béatement, il souriait à ces inconnus et passa son chemin comme n'importe quel passant qui passe sa route. À la manière d'un chat qui pourchasse une souris, il suivait la jeune fille de loin sans craindre ni la pénombre ni les Ténèbres.

Sans s'en rendre compte, elle était revenue à son point de départ. Devant l'appartement de la vieille dame, elle hésita à entrer. Alors que sa main se posait sur la poignée, son agresseur sortit de sa poche un morceau de tissu imbibé d'un produit à l'odeur forte. Une poigne puissante se referma sur son épaule, par-derrière. Elle sursauta, tâta d'une main tremblante son bréviaire dans un élan instinctif. Au frémissement de son cœur et au frissonnement de sa chair, elle comprit qu'elle allait se confronter à la réalité. Son oppresseur l'avait localisée, elle était piégée comme un rat dans une souricière.

– Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père plein de... murmura-t-elle avant de...

Brusquement, un mouchoir puant l'éther s'abattit sur son visage. Le face-à-face inévitable se produisit. De ses petites mains, ouvrant grand les yeux, elle s'agrippa à cet inconnu qu'elle reconnut. Un cri étouffé retentit, couvert par le timbre assourdissant de la monumentale horloge de l'église des Saints-Innocents qui sonnait huit heures du soir.

Puis le silence s'imposa laissant place aux seules plaintes du vent gémissant.



Nuit du 13 avril de l'an de grâce 1634.

À peine dévoilées par la clarté d'une pleine lune cachée derrière des nuages menaçants, les lignes fines et nobles d'une ombre rasaient le long des murs du grand hôpital dont les pas furtifs frôlaient le sol pavé d'une salissure noirâtre; arrivées à la rue de la Ferronnerie, elles marquèrent un temps d'arrêt devant la grille d'entrée du cimetière des Innocents. Avec la grâce d'un fantôme, elles effleurèrent la porte et se faufilèrent à l'intérieur de ce lieu lugubre.

À cet endroit, là où les os des morts étaient entassés par millier, des centaines d'âmes reposaient en attendant le grand jour de l'Éternité. Au cœur de cette immensité, une tourelle à l'effigie de Notre-Dame veillait sur les charniers à ciel ouvert d'où les émanations pestilentielles s'élevaient haut vers les astres. Près de l'entrée se trouvait un puits en pierre doté d'une margelle solidement construite. Nul n'y prêtait attention, son utilisation paraissait condamnée. Un écriteau basique indiquait « eau contaminée ».

Bien qu'à une heure si tardive dans la nuit, tous les chats soient gris et que les choses ou les êtres se distinguaient difficilement, une personne jetait des regards à droite puis à gauche, s'assurant qu'aucun témoin ne puisse attester de sa présence. Prudence n'était-elle pas mère de toutes les vertus ?

– Satanées bestioles... s'écria malgré elle une voix féminine à l'attention d'une nuée de mouches vertes, certainement alléchées par ce nouveau parfum envoûtant, qui effleura son visage en bourdonnant.

D'un geste vif, elle les écarta tout en poussant le couvercle du puits sur le côté qui tomba dans un fracas assourdissant. Puis elle remonta ses jupons et se hissa sur le puits. Non sans peine, l'ombre enjamba la margelle, s'agrippa aux barreaux de l'échelle et mit une dizaine de minutes après une descente acrobatique endiablée.

– Satanée échelle... jura-t-elle en descendant profondément dans les entrailles de la Terre.

Quand elle arriva dans les profondeurs du souterrain, elle ne distinguait plus rien. Une dernière fois, elle releva la tête pour observer la lueur de la pleine lune qui lui paraissait bien lointaine, maintenant. L'atmosphère des égouts, en contact permanent avec des substances en putréfaction, était saturée d'humidité et les murs ruisselaient d'un liquide jaunâtre. Ce lieu insalubre où les eaux boueuses, noirâtres et infectes de Paris stagnaient faute d'entretien ne semblait point ragouter la personne qui piétinait d'impatience au pied de l'échelle.

Habillée d'une cape surmontée d'une capuche, cette personne scrutait ses pieds, tenant une lanterne d'une main et un bâton de l'autre.

– Satanée échelle, j'ai failli me rompre le cou une bonne dizaine de foi, se plaignit la visiteuse avant d'avoir le visage éclairé par la lanterne.

– Bonjour Lalouine...

– Vous êtes en retard ! reçut la visiteuse pour toute réponse.

– J'attendais que les Ténèbres couvrent la luminosité de la lune, répliqua sèchement la voix qui se voulait autoritaire et imposante.

Lalouine lui tourna le dos dans un silence inébranlable et la guida à travers le labyrinthe de galeries souterraines. À chaque fois qu'elle empruntait ce passage souterrain, la visiteuse ressentait la même sensation, comme une impression que les parois voûtées se refermaient sur elle. Il y eut quelques instants de noir absolu quand la flamme de la lanterne vacillait. Soudain, une lueur lui indiqua qu'elles étaient arrivées à destination. Après avoir monté des escaliers en bois dont les marches

grinçaient sur leur passage, elles traversèrent des couloirs étroits qui sentaient la moisissure et le soufre jusqu'à une pièce voûtée.

– *Madame*, l'interpella Lalouine tout en mimant une révérence, comme d'habitude, placez-vous derrière ce paravent, la cérémonie va débiter. On se revoit tout à l'heure ! l'avertit-elle en s'esquissant discrètement.

Sans un mot, la femme s'éclipsa la laissant dans cette salle sombre, éclairée par des bougies puis elle disparut mystérieusement laissant place au vide.

Une odeur âcre émanait de cierges consumés qui se mêlait à celle de l'encens pontifical, le tout emplissait la pièce. Une obscurité nébuleuse et impénétrable régnait dans cet espace lourd et pesant. Se sentant mal à l'aise, peut-être en partie à cause des effluves de ces parfums subtils, la visiteuse fut prise tout à coup de grands frissons nerveux qui couraient dans le dos et dans tout le corps. Immobile, elle entendait son propre cœur battre dans sa poitrine quand soudain... d'autres personnes entrèrent en scène de l'autre côté du mur.

Derrière elle, les bougies s'éteignirent, elle sursauta. Seul le bruit d'un rat qui courrait dans la pièce détourna son attention durant quelques secondes. Elle l'entendait qui grimpait en enfonçant ses griffes aiguës, tranchantes et crochues sur le guéridon. « Sale bestiole, pensa-t-elle en son for intérieur. » Ignorant la menace qu'il représentait, sans la moindre agitation, elle ouvrit les deux écoutillons en face d'elle et approcha son visage près du mur. L'épaisseur de la cloison ne dépassait pas celle d'un doigt, on pouvait tout entendre. Elle prit une grande inspiration, retint son souffle et focalisa son attention sur l'objet de sa visite.

La scène qui se déroulait de l'autre côté, n'était pas la première à laquelle elle assistait. Ses moyens financiers lui permettaient de s'en offrir de temps en temps...

Un prêtre, petit et malingre, entra le premier. Sa tête était recouverte d'une cagoule pointue dans le prolongement de sa soutane. Une cordelette en crin de cheval enserrait sa taille. Dans cet antre creusé à même la roche, une sorte de salle voûtée, obscure et pourtant illuminée par quantité de cierges qui la transformaient en un buisson ardent de 20 m², le mobilier se voulait minimaliste : un autel surmonté d'une croix à l'envers. Cet objet de culte, entouré de crânes, donnait les frissons à sa simple vue. La visiteuse observait les cierges de plus d'un mètre de haut rehaussés d'un pentacle à l'envers de couleur noire.

La deuxième personne qui pénétra ce sanctuaire était une jeune fille, habillée d'une tunique blanche qui couvrait ses pieds ; elle ne semblait pas être dans son état normal. Le prédicateur l'invita à s'avancer près de l'autel drapé d'une nappe de soie blanche.

– Approchez mon enfant, dit-il d'une voix douce en lui tournant autour trois fois par la droite et trois par la gauche. Le Bon Dieu des Enfers vous attend avec impatience.

Comme transcendé, il se signa de la croix de la tête aux pieds puis lui arracha sauvagement la chemise immaculée, dévoilant ainsi son corps frêle bossu, doté de jambes biscornues. La visiteuse entendait même les claquements de ses dents qui s'entrechoquaient. De peur ? De froid ? Peu lui importait ! Du moment que le rituel pour lequel elle avait payé le prix fort fût efficace et servit ses intérêts au mieux.

– Montez sur l'autel, je te prie, mon enfant, reprit le prêtre d'une voix grave et suave tout en lui proposant sa main en guise d'aide. Ne faisons pas attendre plus longtemps notre Prince.

– Où suis-je ? demandait la jeune innocente.

– Vous le saurez suffisamment tôt, lui répondit le prêtre en l'obligeant à s'installer sur l'autel tout en fixant le mur avec insistance.

Par expérience, il savait que derrière ce mur, un client se délectait de sa prestation. Le vilain, le diable, le coquin, le Prince des Ténèbres, Satan... quel que soit l'attribut qu'on lui prêtait, possédait son culte, ses adorateurs et ses lieutenants. Quiconque avait un grief contre un pair, une requête spéciale impossible à réaliser par la main de l'homme, requérait les services de cette étrange créature diabolique. Ce belligérant faisait, apparemment, des prodiges. Il commandait aux éléments, disposait de la santé, de la fortune et de la vie des hommes. Sans état d'âme, il épouvantait et torturait ses ennemis et ses juges, se moquant de la torture, des bûchers, sans n'être jamais vaincu. Les individus peu scrupuleux n'hésitaient pas à s'endetter pour jeter quelques malédictions et autres enchantements pour arriver à leurs fins, furent-ils maudits jusqu'à la fin des Temps.

– Voilà, c'est très bien, mon enfant. Maintenant, allongez-vous sur le dos, lui ordonna-t-il en la bousculant alors qu'elle résistait en répétant inlassablement : « Où suis-je ? Je dois rentrer au couvent, la Mère Supérieure va s'inquiéter de mon absence. Que me voulez-vous ? » murmurait-elle en continu sous l'effet de la drogue qui lui embrumait le cerveau. »

Comme possédé, il entra en communion avec le Mal incarné en récitant des incantations, tantôt en latin, tantôt en Grec, ce qui ne signifiait pas grand-chose pour sa cliente cachée, toujours aussi silencieuse. D'ailleurs, loin d'être horrifiée, elle paraissait satisfaite de la tournure de la cérémonie. Et puis, ce n'était pas la première à laquelle elle assistait. Quoique, aucun rituel ne se ressemblait. Tous variaient en fonction de la requête.

Le prêtre continuait le cérémonial en intensifiant la tonalité de sa voix jusqu'à se transformer en transe virulente. Alors que son corps était parcouru, de la tête aux pieds, de soubresauts saccadés, il ôta sa soutane et se retrouva nu comme un ver.

D'un geste bien avisé, il se saisit de la coupe posée sur l'autel près de la croix et versa le liquide rougeâtre et épais sur le corps de la jeune fille qui reprenait peu à peu conscience. À l'aide de ses grosses mains, il la maintenait fermement allongée tout en badigeonnant son corps de ce produit visqueux. Lentement, il insistait sur les parties intimes et les seins. De loin, on aurait pu penser qu'il s'agissait de sang, mais à l'odeur âpre, on sentait bien que c'était de la liqueur de prunes.

– Où suis-je ? murmura la demoiselle en détresse. Notre Père qui est aux Cieux, délivrez-moi...

L'agitation de l'innocente le transportait hors de lui-même ; la verge dressée par l'excitation et les yeux exorbités, il léchait allègrement le corps de la suppliciée, qu'il avait solidement harnaché à l'autel, en marmonnant des incantations. On ne sait par quel miracle, il se saisit d'un morceau de parchemin où étaient écrites les doléances de sa cliente. Afin qu'il n'y ait aucune ambiguïté sur le marché passé, il lut à voix haute le parchemin et le fourra ensuite, profondément, dans la bouche de la jeune fille qui s'étouffait en révulsant.

– Ainsi, quand tu rejoindras ton maître, tu lui transmettras le message en personne, affirma-t-il tout en pénétrant violemment la pauvrete qui convulsait d'effroi.

Malgré la scène écœurante qui se déroulait sous ses yeux, la visiteuse sentait le désir monter en elle, satisfaite et révoltée en même temps. Elle sursauta quand une main lui tapota l'épaule.

– *Madame*, la cérémonie est terminée. Il vous faut partir. Bientôt, l'office de matines va commencer.

– Avant de partir, vous devez honorer notre contrat. Je veux récupérer tous les parchemins des clients que je vous ai amenés, revendiqua-t-elle en rabattant la capuche de sa cape de soie sur la tête.

Alors qu'un grognement de contentement retentissait de l'autre côté du mur, les deux femmes se toisaient. Lalouine serrait fortement contre sa poitrine une cassette en bois.

– Donnez-la-moi ! demanda la visiteuse d'un ton ferme en tentant de l'arracher des mains de la femme.

– *Madame*, le temps presse ! affirma Lalouine en grinçant des dents.

– Donnez-la-moi ! Je ne partirai pas sans elle.

À contrecœur, la devineresse lui tendit la cassette que la visiteuse s'empressa de consulter. Un à un, elle consulta les lettres écrites par d'illustres et nobles personnes. Près d'une porte basse, son hôtesse l'attendait impatiemment. Une fois le couvercle de la cassette refermé, elle s'engouffra derrière la femme qui longeait, maintenant, un long couloir venteux. Bientôt, elles débouchèrent derrière un baptistère. On pouvait apercevoir des moines, qui imperturbables dans leur office, ne les entendirent point.

– *Madame*, je dois vous laisser continuer votre chemin toute seule. Vous connaissez la sortie ! chuchota-t-elle en la poussant droit devant.

Seule, livrée à elle-même, telle une ombre furtive protégée par les immenses piliers des travées, elle marcha à pas de loup et parcourut les vingt mètres avec succès qui la séparaient de la porte de service donnant sur la rue Saint-Denis.

Dehors, pile à l'heure, au coin de la rue aux Fers, l'attendait une calèche. Au loin, on pouvait entendre les coqs chanter. Les nuages s'étaient estompés laissant place à la lueur de la pleine lune qui éclairait la rue comme en plein jour.

En moins d'une minute, jupon relevé, elle s'agrippa à l'encadrement de la portière et grimpa à l'intérieur prestement.

Alors que la calèche pourfendait l'aube de sa vitesse, l'horizon de la femme lui sembla plus favorable.

Entre ses dents, on put entendre : « La prochaine fois, Sire, lorsque l'envie vous prendra de me jeter hors du palais comme une chienne galeuse, vous réfléchirez à deux fois ! Oeil pour œil, dent pour dent... »



À l'aube 23 avril de l'an de grâce 1634.

Dix jours plus tard, sous les rafales de pluie et de vent, deux hommes galopèrent à bride abattue dans la forêt de la seigneurie de Versailles. L'un d'eux esquivait avec aisance les branches basses des arbres. De loin, on eût dit un crapaud à dos de poney. Le deuxième, revêtu d'une courte cape en cuir et de bottes grossières, violentait sans arrière-pensée les flancs de sa monture à l'aide de ses éperons. À les voir ainsi pressés, ils donnaient l'impression de fuir quelqu'un ou quelque chose.

– La route est trop brumeuse, attend... ordonna le petit homme qui stoppa la course de son cheval. Par un temps pareil, comment ne pas être de mauvaise humeur ? monologuait-il à son compère qui restait muet.

De larges flaques d'eau, presque des mares, empêchaient leur progression. Les chevaux s'enlisaient dangereusement dans le sol boueux. Les grands arbres ployaient leurs branches et pliaient l'échine, prêts à rompre. Devant eux, un tourbillon de grêle fouettait leur visage caché sous leur capuche. La nature était morne, les oiseaux étaient silencieux, les animaux sauvages ne fuyaient plus, ils se terraient dans les fourrés. Il leur sembla que le jour chercha à percer les gros nuages plombés. Dans un premier temps, ils mirent pied à terre sous un chêne massif.

– Une journée qui s’annonce sous de sinistres auspices, maugréa le petit homme qui fixa son compère qui émettait des grognements incompréhensibles en guise d’assentiment.

Perchés tout en haut de difformes bouleaux, une cohorte de corbeaux apeurés par cette effroyable tempête croassaient dans un vacarme assourdissant. L’ambiance sonore donnait froid dans le dos.

– Faisons une halte à l’hostellerie. Ce bougre de fauconnier nous a donné du fil à retordre. L’ardeur de cet homme à rester en vie m’a ouvert l’appétit.

Ce à quoi, le deuxième individu répondit encore par des sons inintelligibles en pointant du doigt une bicoque en bois. Entre Versailles et Paris, l’auberge de l’Écu servait d’aire de repos pour qui voulait bien s’y arrêter. En guise de gage, le tavernier vantait le passage du bon Roy Louis XIII à tous ses clients.

– Trop risqué ! Entends-moi ces oiseaux de malheur. Il nous manquait plus que cela !

Pour comble de malchance, un cavalier s’approchait d’eux à grande vitesse.

– Fais semblant de vérifier les sabots de ton canasson, ordonna le petit homme qui ressentit la vague impression que cette rencontre allait mal tourner.

Pendant que son compère s’affairait, il échangea quelques paroles avec l’inconnu qui n’était ni plus ni moins que le garde-chasse de la forêt qu’ils avaient traversée ; il rentra chez lui après avoir fait sa tournée de la nuit.

– Nous sommes perdus, nous cherchons une auberge pour coucher et manger.

– Vous n’êtes plus très loin. Sale temps ! Elle est juste devant vous ! Dites que vous venez de la part du garde-chasse de Versailles, le tavernier est un ami.

– Merci à vous l’ami pour votre recommandation, le remercia-t-il en faisant mine de remonter à cheval.

Quand le garde-chasse repartit et s’enfonça dans les sinuosités de la forêt ; le petit homme fit un signe de la tête à son complice pour qu’il le suive et en fasse son affaire. Aussitôt il enfourcha sa monture et l’éperonna. Quinze minutes plus tard, à nouveau réunis, ils reprirent la route en évitant le plus que possible l’auberge. De partout, les cloches alentour sonnaient les matines.

– Ma brave bête, fit le petit homme en caressant l’encolure de son canasson, encore un petit effort, et nous pourrions faire une halte à la taverne du Sanglier.

Comme si le cheval comprenait les paroles de son cavalier, il redoubla d’ardeur et partit au galop. À l’entrée de Paris, cet endroit était un repaire de malfrats en tous genres. Il n’y avait pas de coin plus mal famé que celui-ci. À l’entrée trônait l’enseigne en fer forgé représentant une tête de sanglier. On ne pouvait pas faire plus simple. Construite au milieu d’un croisement, on ne pouvait pas la rater, non plus. C’était une bicoque faite de chaume, de pierre et de bois, élevée de deux étages. Au rez-de-chaussée se trouvait un bar, des tables, des chaises et des prostituées édentées. La vieille mansarde délabrée, située sous le toit, portait tous les stigmates d’une décrépitude avancée.

Les cloches sonnaient maintenant six heures du matin. Arrivés au « Sanglier », les deux compères attachèrent leurs chevaux fourbus au tronc d’un arbre rabougri. Le visage renfrogné, crottés jusqu’au cou, ils entendirent la porte de l’auberge grincer avec effort sur ses gonds rouillés puis le vent la referma violemment, permettant ainsi à de multiples échardes moisies de se disperser jusqu’à eux. Leurs vêtements étaient

tachés de boue et ruisselants, le tavernier aurait presque pu les confondre avec quelques mendiants.

– Ola, tavernier ! salua le petit homme. À manger, nous avons la dent creuse ! Un pichet de ta meilleure piquette et deux omelettes feront la balle.

– Les œufs ne sont pas encore arrivés. La Géraldine ne m’a rien apporté ce matin, j’ai du fromage à trous, si ça vous va, ça me va !

Ses clients firent une telle grimace que le tavernier comprit rapidement qu’ils refusaient net sa proposition.

– Trop dur ! Faut vraiment être affamé pour avaler ton morceau de pierre. Pour aujourd’hui, ta piquette suffira !

L’aubergiste haussa les épaules et avança les verres ainsi que le pichet de vin. Sans s’attarder, d’un commun accord, les compères décidèrent de reprendre la route vers Paris.

– Vous partez déjà ? s’enquit l’aubergiste.

– Notre patron n’est pas patient, il y a de ces choses qui ne peuvent attendre.

Le tavernier marmonna quelque chose qu’ils ne comprirent pas. Certainement une grossièreté dont il était coutumier. La pluie avait cessé, le ciel se dégageait. De nouveau en selle, ils cinglèrent le flanc de leur monture qui partit au grand galop. Bientôt, ils atteignirent Paris. Dans la rue de la Truanderie, ils entrèrent à l’intérieur d’une courette sombre et mirent pied à terre. Alors que l’individu muet dessellait les chevaux, d’un ton colérique non dissimulé, le petit homme l’apostropha :

– Trouve-moi Lalouine et ramène-la ici !



*Versailles, sept heures du matin,
le 23 avril de l'an de grâce 1634.*

Au relais de chasse du Roy Louis XIII, situé sur son domaine à Versailles, le palefrenier qui prenait son service, découvrit le corps du fauconnier qui se vidait de son sang dans les écuries. Les tripes à l'air, les yeux crevés, le pauvre homme était suspendu par les pieds, ses mains étaient liées dans le dos avec un énorme crucifix qui pendait à son cou.

Loin d'être mort, il gémissait de douleurs. Le garçon d'écurie se rapprocha de lui et observa le visage difforme, meurtri à cause des coups qu'il avait certainement reçus. Immédiatement pris de quelques répulsions, il se mit à vomir. Sur le point de déguerpir en courant, il retourna près de la victime.

– Je reviens, je vais chercher de l'aide au château, le rassura-t-il avec un pincement au cœur.

